

transcendental method, it is argued, does not entirely displace his interest in Tookeian linguistic empiricism, but adapts it to a method of 'embodied' conditions of possibility, which Milnes traces all the way into the late works on the philosophy of religion.

Milnes' inquiry is certainly a forceful inspiration to further dialogue between pragmatism and romanticism, and to further acknowledgement and investigation of this indeed longevous dialogue. The most immediately productive aspects are perhaps his manifold observations and analyses of the writings of the three poets, which open a few of the canonical texts of romanticism to potentially insightful new readings. By counterbalancing a preponderance of readings controlled by a certain 'bad romantic idea', Milnes' efforts might indeed help future readers to approximate the 'truth' about romanticism.

Florian Bissig

Enrico MONTI et Peter SCHNYDER (éds.), *Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*, Paris : Orizons, 2011.

Les traductions vieillissent, dit-on communément pour justifier la tâche parfois herculéenne d'entreprendre la retraduction d'une grande œuvre littéraire. Comme le précise Jean-René Ladmiral dans sa contribution d'ouverture, ce n'est pas tant la traduction en soi que notre rapport à elle qui est soumis au temps. La sensibilité littéraire évolue, et avec elle, les implicites culturels, les intertextualités. Les grandes traductions se soustraient toutefois à *l'irreparable tempus* dans la mesure où elles acquièrent, selon Ladmiral, le statut de « texte original », de « quasi original ». On observe pour les (re)traductions la même tendance à la canonisation que pour les œuvres littéraires elles-mêmes : d'où la difficulté, face à une traduction faisant date et considérée comme instance, de la supplanter, d'établir une nouvelle version forcément différente de celle désormais classique ; une gêne que soulignent pertinemment les contributions au sujet de Boy (Elżbieta Skibińska) et des traductions italiennes de *Cyrano de Bergerac* (Fabio Regattin).

Quelles sont, en fait, les motivations de proposer une retraduction ? Voilà une des grandes questions qui régissent les 27 articles de cet ouvrage collectif. Une des motivations fondamentales est bien sûr l'amélioration d'une version antérieure, grâce à la professionnalisation et aux meilleures compétences (méthodiques, culturelles, linguistiques) des traducteurs, grâce aussi à l'avancement de la recherche. Un tel exemple est la retraduction de *Villette* de Brontë, soucieuse de rétablir les intertextes effacés par l'ancienne traduction de Baccara, de rendre compte du caractère « réflexif » et polyphonique du roman (Véronique Béghain). Plusieurs autres contributions sont consacrées à des cas analogues (p. ex. Cristina Vignali-De Poli sur Buzzati ou Ida Porfido au sujet d'*Un cœur*

simple de Flaubert). En outre, on peut parler d'amélioration dans la mesure où une retraduction est censée lever, comme le souligne Enrico Monti, des censures idéologiques. Ainsi, elle peut concourir, en luttant contre des préjugés politiques, à la réévaluation d'un auteur (le « cas Beckett » en Italie étudié par Chiara Montini), voire se révéler le signe d'un processus de canonisation, comme c'est le cas pour Apollinaire et sa réception en Italie (Franca Bruera). À ces motivations intrinsèques s'ajoutent les contraintes du marché éditorial. Plusieurs études mettent en évidence les choix stratégiques des maisons d'édition, la généricité éditoriale, les besoins divers d'un public ciblé et l'apparition des retraductions liée aux droits d'auteurs, à l'expiration de la période de protection.

Nombreuses sont les contributions qui montrent que la retraduction implique beaucoup plus que la « correction » d'une version fautive, lacunaire ou idéologique. Il s'agit de donner une perspective inédite au texte, de l'orienter nouvellement à l'intérieur d'un cadre spatio-temporel. La retraduction propose une interprétation du traducteur qui, soumis aux « doxa de son époque » (Peter Schnyder), cherche à « identifier la nouveauté d'un texte » et à « se l'approprier » (André Hurst). Dans la mesure où elle remet plus ou moins en cause la conception d'une « traduction intemporelle » – question posée par la traductrice Françoise Wuilmart pour *Effi Briest* – une nouvelle traduction fraie la voie à la redécouverte d'un classique, un aspect qu'étudie Felipe Aparicio Nevado pour le roman *El camino* de Delibes. La retraduction rend explicite ce qu'Ariane Lüthi nomme « le potentiel infini » du texte littéraire en ce sens que le traducteur est amené, selon elle, à rendre « les possibilités de sens multiples, la pluralité de lectures possibles ». Une ouverture, en somme, qui contrebalance le choix inhérent à tout travail de traduction. Par principe, il se situe entre les deux extrêmes que sont l'approche cibliste et sourcière. Certes, il faudrait adapter la langue à un public et à une époque, créer un réseau de renvois, mais sans pour autant oublier que tout texte est « historique », écrit dans et pour une époque qu'il s'agit de faire accéder au lecteur.

D'un point de vue théorique aussi bien que pratique, le livre discute les grandes thèses sur la (re)traduction. En l'occurrence, celle de Berman sur l'espace d'accomplissement (les retraductions tendant à se rapprocher toujours plus de l'original), point de départ d'un bon nombre d'articles ; celle de Bensimon, qualifiant les premières traductions comme introduction et naturalisation du texte traduit, hypothèse que Tania Collani soumet à un examen critique pour le *Vathek* de William Beckford ; celle de Ricoeur sur le concept de « l'insatisfaction à l'égard des traductions existantes » ; ou encore la classification d'Anthony Pym en (re)traductions actives et passives que Yves Gambier propose d'affiner.

Le grand mérite du livre réside dans le fait qu'il combine la théorie avec la pratique de la retraduction via des exemples concrets, une perspective qui pourrait intéresser surtout les comparatistes. Cependant, un

meilleur équilibre des langues aurait été souhaitable. On compte beaucoup d'articles consacrés à des retraductions en polonais, même un peu trop vu la faible présence de l'allemand par exemple. Les limites nécessairement imposés à un sujet aussi vaste (littérature européenne, XX^e siècle) ne freinent pas la diversité des approches (historique, sociologique, littéraire, linguistique). Se croisent les débats théoriques dans la première section (avec d'éminents spécialistes comme Jean-René Ladmiral et Yves Gambier), la réflexion autour de cas concrets de retraduction ainsi que les voix des traductrices et traducteurs et leurs expériences (citons Bernard Hoepffner qui nous fait partager le travail d'équipe nécessaire pour la retraduction d'*Ulysses*). La multiplicité des points de vue englobe celle des genres littéraires (roman, nouvelle, poésie et théâtre), ce qui permet d'aborder, outre les grandes lignes théoriques, des problématiques particulières à chaque genre.

Reto Zöllner

David ESPINET (Hg.), *Schreiben Dichten Denken. Zu Heideggers Sprachbegriff*, Frankfurt am Main: Klostermann (Heidegger Forum 4, hg. von Günter Figal), 2011.

Was ist das – die Philosophie?, fragt Martin Heidegger im gleichnamigen Vortrag, den er 1955 in Cerisy-la-Salle gehalten hat. Die Antwort auf die Frage finden wir, so Heidegger, „nicht durch historische Aussagen über die Definitionen der Philosophie, sondern durch das Gespräch mit dem, was sich uns als Sein des Seienden überliefert hat.“ (P 21) Dies sei kein Bruch mit der Geschichte, sondern eine „Aneignung und Verwandlung des Überlieferten“. (P 21f.) Er nennt dies „Destruktion“ (P 22) und fügt hinzu: „Destruktion heißt: unser Ohr öffnen, freimachen für das, was sich uns in der Überlieferung als Sein des Seienden zuspricht. Indem wir auf diesen Zuspruch hören, gelangen wir in die Entsprechung.“ (P 22) Entsprechen ist ein „être disposé“, eine „Gestimmtheit“ (P 23). So nennt er denn die Philosophie „ein Entsprechen, das den Zuspruch des Seins des Seienden zur Sprache bringt.“ (P 30) Philosophie als „Ent-sprechen“ sei eine „ausgezeichnete Weise des Sagens“ oder Sprechens (P 30), während die Dichtung ebenfalls auf eine „ausgezeichnete“, aber eine „andere“ Weise im Dienst der Sprache stehe. Daher walte eine verborgene Verwandtschaft zwischen Dichten und Denken.

Vor diesem Hintergrund sind zwei der Begriffe im Titel des vorliegenden Bandes unmittelbar einleuchtend. Doch warum „Schreiben“? Mit dieser Frage leitet der Herausgeber David Espinet denn auch das Vorwort ein. Entgegen Heideggers expliziter Bevorzugung des Sprechens und Hörens vor der Verschriftlichung argumentiert Espinet, Heideggers wiederholte Auseinandersetzungen mit philosophischen und dichterischen

Texten dürfe „als eine Affirmation der Text- und Schriftlichkeit selbst gelesen werden“ (10). So finde sich in dem umfangreichen Werk des Philosophen kaum ein Schriftstück, „das nicht explizit auf andere Texte bezogen ist“ (9).

Heideggers Auseinandersetzung mit der Überlieferung soll das Sein des Seienden zur Sprache bringen und die Seinsvergessenheit der Metaphysik ‚verwinden‘. Die Seinsvergessenheit ist die Vergessenheit des Unterschiedes von Sein und Seiendem. Die Spur der ontologischen Differenz ist zwar untergegangen, aber doch im Text geborgen, d.h. immer noch lesbar, erklärt Heidegger etwa in *Der Spruch des Anaximander*. Jacques Derrida folgert daraus prägnant, der Text sei „das Monument und das Trugbild“ zugleich, eine „Pyramide“, „ein Text ohne Stimme“.² Obwohl er Heidegger Phonozentrismus vorwirft, nennt er ihn doch den ersten Denker der Schrift. Die „Destruktion“ der Metaphysik wird zur Dekonstruktion und Heideggers Lesen der Schrift wird zum Übersetzen.

Auf diesen Diskurs geht Espinet im Vorwort und der Band als Ganzes zwar nicht ein, aber der Herausgeber erkennt vor allem im dichterischen Text eine „ereignisoffene Beständigkeit der Schrift“, das heisst, der materielle Text des Gedichts selbst sei zwar in beständiger Ruhe, aber doch offen für das Ereignis des Seins. Dies macht deutlich, dass unter „Schreiben“ weniger der Schreibprozess verstanden wird, als vielmehr die Schrift und deren Interpretation. Damit verschwimmen allerdings die Begriffe Schreiben, Schrift, Lesen und Interpretieren und die Wahl des Infinitivs „Schreiben“ (statt „Schrift“) scheint vor allem durch die Assoziation (mit Dichten und Denken) motiviert zu sein. Inhaltlich würde der Begriff „Lesen“ im Titel dem Fokus des Bandes mehr entsprechen.

Der Band untersucht nämlich insbesondere das Verhältnis von Heideggers Denken zur Dichtung. Er geht zurück auf ein internationales Kolloquium für Nachwuchsforschende, das im Oktober 2009 am Deutschen Literaturarchiv Marbach im Rahmen der Tagung der Martin-Heidegger-Gesellschaft stattgefunden hat. Die in deutscher, englischer oder französischer Sprache abgefassten Beiträge sind in vier Teile gegliedert.

Der erste Teil mit dem Titel „Dichtung und Literatur“ umfasst zwei Beiträge, wobei insbesondere der Text von Diana Arenques, der nach der heideggerschen Unterscheidung von geschriebenen-ausgesprochenem und schweigend-hörendem Wort fragt, besticht. Der Beitrag zeigt auf, wie Heidegger Schreiben und Reden der Literatur und Öffentlichkeit, das Schweigen und Hören hingegen dem Geheimnis zuspricht.

Der zweite Abschnitt trägt die Überschrift „Literaturtheorie“ und enthält Beiträge zur „Wahlverwandtschaft“ zwischen Heideggers Denken